

# Une passion, la consolation

---

Culte du 22 novembre 2020

**Musique, Clarnival**

**Accueil, LF**

Bienvenue pour ce temps de partage au nom du Dieu qui vient à notre rencontre et nous entoure de sa tendresse.

Il est celui qui se tient à nos côtés, illuminant nos obscurités.  
Présent sur nos chemins de traverse, il se réjouit lorsque nous reprenons pied.  
Qu'Il souffle sur vos journées un air de consolation et d'amitié !

Je vous invite à chanter le cantique "O mon peuple, prends courage" dont nous allons entendre la mélodie.

**Cantique 31-17. O mon peuple, prends courage, strophes 1 et 3**

**1. O mon peuple, prends courage**

**Et console enfin ton cœur !**

**J'ai brisé ton esclavage,**

**Moi, ton Dieu libérateur.**

**Le salut s'est approché,**

**Tes péchés sont pardonnés,**

**Et celui qui les expie**

**T'a donné deux fois la vie.**

**3. Ce n'est pas un sacrifice**

**Que demande le Seigneur,**

**Mais l'amour et la justice**

**Dans l'humilité du cœur.**

**Aujourd'hui, voici qu'il vient !**

**Il rassemblera les siens**

**Pour qu'ils marchent dans ses voies,**

**Pour qu'ils vivent dans sa joie.**



*To fade in order to bloom again.*

Lao Tzu

## Un culte thématique sur la consolation,

Bernard Locoge, Stefan Jochems et Laurence Flachon

Musique, *Despertar*, Aisha Duo, *Quiet songs*, 2005

En ce dernier dimanche de l'année ecclésiale -puisque la période de l'Avent débute dimanche prochain-, à la fin d'une année éprouvante, nous vous proposons une réflexion sur le thème de la consolation.

Dans la Bible, nous pouvons lire cette parole de la part de Dieu "Oui, comme une mère qui console son enfant, moi aussi, je vous consolerais" (Esaïe 66,13) et cette autre parole à propos de Dieu "Il essuiera toute larme de leurs yeux" (Apocalypse 21, 4a).

La foi ne nous épargne pas l'épreuve mais elle nous donne des forces pour la traverser.

A partir de nos difficultés, de nos élans, de tous nos questionnements, de nos incrédules, de nos vies souvent chamboulées, Dieu fait du nouveau.

Il vient créer en nous par la puissance de son amour.

Il arrive alors que nous puissions

écouter,

nous assoir à côté,

pleurer avec celui ou celle qui souffre.

Il arrive même que nous acceptions l'aide offerte, la main tendue quand nous sommes nous-même dans le chagrin.

Il arrive aussi que ce chagrin s'allège un peu,

que nous ne nous sentions plus seul avec lui car Dieu le porte en partie.

Consoler, consolation.

Ce joli verbe et ce nom commun nous viennent du latin. Suivant cette étymologie, consoler signifierait accompagner, entourer une solitude (cum-solus), rendre entier. Je suis seul, seul à supporter le poids d'une souffrance, physique, morale, spirituelle, et tu viens vers moi, non pour m'en ôter le poids, pour me l'enlever, mais pour la partager avec moi, pour m'aider à la soutenir, pour me donner le courage de continuer mon chemin.

Tu te mets à ma place, tu me parles, tu m'entoures, tu as pour moi des gestes de tendresse qui m'apaisent, qui tendent vers une certaine paix intérieure, un repos de l'âme : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués de porter un lourd fardeau et je vous donnerai le repos ».

Dans sa biographie, la théologienne Dorothée Sölle décrit comment elle a été influencée par l'activiste sociale chrétienne Dorothy Day.

En suivant son exemple, Dorothée Sölle nous encourage à prier pour le don des larmes: «Comme tous ceux qui ont faim et soif de justice et de paix, Dorothy Day a également traversé des phases d'épuisement absolu, de deuil et de douleur. (...) Pendant ces périodes, m'a-t-on dit, elle s'est retirée et a pleuré. Pendant des heures, des jours, sans conversation, sans nourriture, elle est restée assise et a pleuré. Elle ne s'est pas retirée de sa vie active et militante pour les plus pauvres, et elle n'a jamais

cessé de considérer la guerre et la préparation de la guerre comme un crime contre eux. Mais elle a parfois pleuré amèrement et pendant longtemps.  
En faisant cette expérience, j'ai un peu mieux compris ce qu'est le pacifisme, ce que Dieu signifie au milieu de la défaite, comment l'Esprit nous reconforte et nous conduit à la vérité, où une chose n'est pas au détriment de l'autre et où la consolation ne s'achète pas en renonçant à la vérité. (...) Lorsque nous apprenons à partager la douleur et la joie avec les autres, alors notre vie quotidienne est sanctifiée : les désirs et les peurs s'illuminent en elle. <sup>1</sup>  
Cette réflexion, Dorothee Sölle l'exprimait aussi dans une prière :

### Die Gaben der Tränen/Le don des larmes

*Traduction libre de Laurence Flachon et Stefan Jochems*

Mon Dieu, donne-moi le don des larmes,  
Donne-moi le don de la parole.

Conduis-moi hors de la maison des mensonges,  
Lave moi des préjugés reçus,  
Empare-toi de mes défenses,  
Renouvelle mon intelligence quand elle se rigidifie.

Donne-moi le don des larmes,  
Mon Dieu donne-moi le don de la parole.

Purifie-moi du silence dissimulateur,  
Donne-moi des mots pour toucher celui ou celle qui est à côté de moi.  
Rappelle-moi les larmes de la petite étudiante de Göttingen,  
Comment puis-je parler quand j'ai oublié comment pleurer ?

Laisse les larmes m'atteindre,  
Ne me dissimule pas les souffrances.  
Mon Dieu, donne-moi le don des larmes,  
Donne-moi le don de la parole.

Brise mon arrogance, rends-moi humble et juste.  
Laisse-moi devenir l'eau que les autres peuvent boire.  
Comment puis-je parler quand mes larmes ne sont que pour moi ?  
Libère-moi du désir des possessions qui enferment,  
Donne et j'apprendrai à donner.

Mon Dieu, donne-moi le don des larmes,  
Donne-moi le don de la parole  
Donne-moi l'eau de la vie.

### **Musique, Consolation n°3, Franz Liszt par Béatrice Berrut**

---

<sup>1</sup> Dorothee Sölle, Gegenwind - Quellen, München 2003, pp.164-166.

## Méditation, Florian Gonzalez

La distanciation sociale nous le rappelle : **l'expérience humaine est une expérience de partage**. Ce qui affecte notre prochain a de grandes chances de nous toucher également. Et si les virus ne se partagent qu'à courte distance, nos amitiés, nos amours, nos liens familiaux peuvent se partager longtemps et même très loin. Mais lorsque notre prochain, ou pire encore, notre proche, disparaît... Cette expérience **laisse alors place à un grand vide**.

Nous, Chrétiens, confessons que **le Christ a vaincu la mort**. Et pourtant, lorsque c'est un être cher qui s'en va, qui d'entre nous ne serait pas **bouleversé par un tel drame** ? Dans la douleur et la colère de la séparation, on peut en venir à se demander : mais quelle mort le Christ a-t-il donc vaincu ? Quel est ce salut qu'il nous offre par son sacrifice ? Où est la consolation finale dont la Bible nous parle ? Comment pourrais-je vivre dans l'espérance alors que **le deuil me touche au plus profond de mon être** et que l'absence d'un être aimé **me bouscule jusque dans ma chair** ?

Le langage de la foi, et même les Paroles de la Bible peuvent alors **nous paraître creuses face à la souffrance** concrète, intime, profonde qui nous habite. Face à la mort, à l'absence qui est devenue permanente et inéluctable, nos mots humains perdent toute puissance.

Pourtant, nous **pouvons** vivre dans **l'espérance** et la **confiance**. Car la souffrance est réelle, mais elle est nôtre, elle est celle des vivants, elle est celle de l'absence et peut-être des regrets, mais nous croyons que celui qui s'en va aura pour destin d'être reçu dans l'Amour de notre Seigneur.

Et pourtant le Seigneur nous **apporte la consolation**. Car au milieu du désert de l'absence que nous devons accepter de traverser, un souvenir affectueux, une image, un événement joyeux peut à tout instant faire ressurgir l'amour vécu, le bonheur qui a été réellement partagé et qu'aucune absence ne pourra jamais effacer.

Et pourtant nous sommes **sauvés**. Sauvés de l'illusion de toute-puissance et d'immortalité, nous savons que la mort nous attend chacun et chacune, mais qu'à chaque instant avant cela notre Seigneur nous invite à vivre ici et maintenant, qu'il donne du sens à notre vie pour que nous la vivions comme un don, comme une grâce jusqu'à son terme.

Et pourtant, le Christ **a vaincu** la mort. Car malgré l'absence, malgré les regrets et la nostalgie, nous avons au fond de nous la force de continuer à vivre ici et maintenant. Car la flamme brûlante du deuil diminuera petit à petit, mais l'Amour de Dieu jamais ne s'éteindra. Car le Seigneur nous l'assure : lorsque nous portons notre croix, il est avec nous ; au plus profond des ténèbres, il nous tend la main pour nous relever ; et il nous guidera vers des jours nouveaux où la vie réapparaîtra enfin dans toute sa splendeur.

**Heureux** ceux qui pleurent, car **ils seront consolés**.

**Musique, *Summertime*, George Gershwin, Academy of St Martin in the Fields Chamber Ensemble, CHAN 9216, Academy Classics**

## Interlude méditatif, LF

"Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés." Quelle curieuse expression ! Cette phrase, qui se trouve au début du Sermon sur la montagne dans l'évangile de Matthieu (5, 4), m'évoque celle, tout aussi étonnante, de Dorothee Sölle : "Donne moi le don des larmes."

Rire ou pleurer, souffrir ou simplement respirer, c'est être vivant. On ne peut être vivant et en même temps à l'abri de la vie et de ses aléas. Prier pour le "don des larmes", c'est dire son désir de se laisser atteindre, toucher par la vie même; la mienne et celle de l'autre. Le "don des larmes", c'est l'accueil lucide et plein de compassion pour les souffrances humaines, le refus de s'en cacher, le désir de les partager.

Pour "pleurer avec" il faut être capable de faire face à ses propres souffrances mais refuser d'en faire des forteresses. L'eau finit bien par user la pierre...

Avec le "don des larmes", Dorothee Sölle prie pour "le don de la parole" parce qu'en plus de se "tenir aux côtés" en pleurant avec celle ou celui qui souffre, il faut pouvoir "mettre en route". Nous rejoignons ici la parole de Jésus : "Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés." Heureux parce que l'on pleure ? Non, bien sûr, mais parce que, le "bonheur" dont il est question ici réside dans une dynamique qui consiste à avancer, à surmonter. Le mot "heureux" pouvant se traduire par "en marche".

Et puis "heureux" ou "en marche" car on sera consolé ! Comme le souligne Vincent Schmid, *"pleurer n'est pas un état mais un passage. Pleurer n'est en aucune manière le dernier mot de notre destinée. Il y a un futur, il y a quelque chose de l'autre côté des larmes. La souffrance peut prendre fin, elle peut finir. Au moment où tu pleures, tu es déjà en route vers autre chose. Voilà ce que nous dit Jésus (...) Notre destinée ultime, c'est d'être consolé. Ce qui fait le fond de notre vie, ce sur quoi elle repose, ce qui la nourrit et l'enracine, c'est une puissance qui console. Nous avons été créés et nous sommes, d'instant en instant, maintenus dans notre vie, notre mouvement et notre être, par cette puissance qui console"*<sup>2</sup>.

Cette promesse de consolation peut être portée, par exemple, par la personne, les mots, la présence d'un aumônier qui, toujours, refusera de réduire la personne à sa maladie.

## "Une passion, la consolation", méditation, Bernard Locoge

En cette période de pandémie, beaucoup de personnes se sentent encore plus seules, non seulement à cause d'un confinement chez soi plus ou moins volontaire, mais parce qu'elles ne peuvent sortir de leur maison de repos ou sont dans des conditions de vie plus difficiles, comme dans les prisons ou à l'hôpital. L'hôpital... C'est un monde que je connais un peu, puisque j'y exerce un ministère d'aumônier depuis presque une quarantaine d'années. En un certain sens, je pourrais résumer mon travail à l'hôpital avec cette formule lapidaire : « Une passion, la consolation ».

---

<sup>2</sup> Vincent Schmid, *La puissance qui console*, 1997.

Déjà la vie et le quotidien d'un malade à l'hôpital peuvent être très durs, surtout pour ceux et celles qui y sont pour une longue durée. Nonobstant le poids de la maladie et des soins, on se retrouve loin de chez soi, dans un nouveau cadre, avec des horaires modifiés, des allées et venues de personnels en blouse blanche, des examens à subir, des attentes dans des couloirs, des baxters qui sonnent, des infirmières qui ne viennent pas (en tout cas aussi vite qu'on le voudrait), une nourriture à laquelle il faut s'adapter et un temps à gérer très différent de celui de la vie active.

De plus, en cette période de reconfinement, les visites aux malades sont suspendues. Beaucoup de personnes se retrouvent encore plus seules. A la souffrance de ne pas être chez soi, d'être obligé de garder le lit ou la chambre, d'être confronté à une longue convalescence, ou même à la perspective d'un handicap ou de la mort, s'ajoute celle de ne plus recevoir la visite d'un proche.

Si vous avez déjà fait un séjour dans un établissement hospitalier, vous pouvez imaginer quelle détresse peut ressentir celui ou celle qui est privé de la visite de gens de sa famille ou de ses amis. Car cette visite représente le rayon de soleil de la journée, celui d'être relié au monde extérieur, de savoir que l'on compte encore pour quelqu'un, d'échanger des nouvelles, de demander de faire venir l'infirmière ou le médecin, de recevoir des livres, des revues, de la nourriture.

C'est l'occasion de parler de soi, de ses joies et de ses peines, de la façon dont on peut entrevoir l'avenir.

C'est recommencer à exister, en-dehors de sa condition de malade.

Et dans ce contexte, la visite de l'aumônier prend une autre dimension puisque l'aumônier est la seule personne qui relie au monde extérieur et qui ne fait pas partie de l'équipe des « soignants ». Il ne fait pas non plus partie de la famille ou des amis, des proches du malade, mais il se rend proche car il apporte avec lui un message de compassion, d'attention, de tendresse au nom de Celui qui l'envoie.

Quand je rentre dans la chambre de la personne que je viens visiter, je vois souvent le visage qui s'éclaire, parfois un sourire, mais toujours une forme de contentement, parce que la personne sait que je prends du temps pour elle : « Ah, bonjour Monsieur l'Aumônier »...

Toujours ? Non, pas toujours, car pas plus tard que mardi passé la patiente que je venais visiter m'a demandé de repasser plus tard car elle voulait regarder son feuilleton à la télévision...

Ceci aussi fait partie du travail de l'aumônier : ne pas forcer la porte d'un malade et accepter d'être le serviteur inutile.

L'écoute qui caractérise ce ministère est déjà en elle-même un début de consolation. Beaucoup de malades ont une soif de parler, de leur maladie, de leur famille, de leur passé, de leurs espoirs... Parler aussi de ce Dieu qui ne répond pas à leurs prières, ou dont la réponse se fait attendre. Ou au contraire, louer Dieu à la manière du psalmiste, car ils se savent sous le regard d'un Père d'amour qui ne les abandonne pas.

Parler devant une oreille bienveillante qui ne les juge pas, qui ne les conseille pas, qui ne les infantilise pas, mais qui participe, pour un temps, à leur vie, d'homme, de

femme, croyant ou non, leur vie pleine de foi ou de doute, d'assurance ou de détresse.

Une oreille et un cœur qui les place face à leur humanité et à leur spiritualité.

Un cœur et une bouche qui médite la Parole avec eux, qui prie avec eux, qui les met sur la voie de la consolation, dans les mains d'un Père qui les connaît, qui participe à leur combat et qui les guide vers l'acceptation de ce qu'ils ont et de ce qu'ils sont.

**Musique, G. F. Haendel, *Messiah, Comfort ye, My people... Ev'ry valley shall be exalted*,  
Juan Diego Florez**

### **Prière, José Vincent**

Seigneur, nous avons plus que jamais besoin de consolation.

Nous nous sentons comme en prison dans nos logements parfois trop petits pour toute la famille et nos besoins d'intimité.

Nous nous sentons dépouillés matériellement ; nous craignons pour l'avenir de nos commerces, de notre emploi, de notre épargne.

Nous nous sentons malades, si pas physiquement, au moins moralement. L'angoisse et la peur nous étreignent.

Nous nous sentons affamés, affamés de gestes de tendresse, de rencontres, d'échanges vrais.

Ces manques nous donnent un goût de cendre en bouche, assombrissent nos jours, nous paralysent.

Nous crions vers toi, Seigneur. Et nous écoutons ta Parole.

Nous nous souvenons que, lors du sermon sur la montagne tu as dit : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, vous aussi, faites-le de même pour eux, car c'est la loi et les prophètes. » (Mt 7, 11)

Et nous comprenons que la consolation nous viendra dans les gestes d'amour et de tendresse que nous aurons pour le prochain.

Il y a tant de misère en notre monde, tant de malheur à côté de nous, tant de souffrance à nos frontières. Tant d'injustices.

La situation actuelle ne fait que renforcer les inégalités, la précarité.

Nous sommes parfois découragés par l'immensité de la tâche. Nous nous lamentons sur le sort des laissés-pour-compte et sur le nôtre.

Ce que tu nous demandes, Seigneur, c'est d'agir, concrètement, là où nous sommes, vis-à-vis de celles et ceux qui croisent notre chemin. Car tout homme, toute femme, est à l'image de Dieu, est une icône de toi, Seigneur.

Nous espérons un monde nouveau, une Terre Nouvelle. Nous aimerions que les pleurs et les angoisses ne fassent plus partie de notre quotidien.

Ces pleurs, notre main aimante peut les essayer sur une joue. Ces angoisses, notre parole d'amitié peut les apaiser. Un sourire peut à nouveau éclairer un visage, faire pétiller un regard. Nous savons bien qu'il y aura encore des pleurs et des difficultés. Notre monde est celui de l'impermanence, du changement continu. Il nous suffit de relire le livre de l'Ecclésiaste pour nous le rappeler.

Mais il y a aussi une espérance, celle que l'amour sera plus fort que la mort. Alors nous savons, nous savons qu'hors du temps et de l'espace une autre dimension existe et que nous y pénétrons par nos gestes simples et pauvres, nos gestes d'amour, de fraternité et de compassion, à l'image de ceux que tu as faits, Seigneur.

Amen.

## **Annonces et bénédiction, LF**

Un culte d'adieu et de reconnaissance a eu lieu vendredi soir par zoom à l'occasion du décès de M. Etienne Kouamou, le père de Diane Kouamou, l'épouse d'Adrien Nzeusseu, modérateur du Consistoire de notre Eglise.

Nos pensées et nos prières accompagnent Diane et toute sa famille.

Merci à Bernard, Stefan, Florian et José d'avoir mis leur réflexion et leur expérience au service de ce culte.

Notre bâtiment est fermé pour le moment, mais la plupart des frais liés à l'église et son entretien demeurent. C'est donc avec reconnaissance que nous recevrons vos dons si vous souhaitez soutenir notre action.

Les renseignements se trouvent sur la première page de notre site internet :

**[www.eglisedumusee.be](http://www.eglisedumusee.be)**

Outre les virements sur le compte bancaire, vous pouvez à présent utiliser votre smartphone ou votre tablette grâce à l'application Payconiq en scannant le code QR.

Pour terminer ce culte, une parole de bénédiction extraite de la deuxième épître aux Thessaloniens :

*Que notre Seigneur Jésus-Christ lui-même et Dieu, notre Père, qui nous a aimés et nous a donné,  
par grâce, une consolation éternelle et une bonne espérance  
remplissent vos cœurs de courage, et qu'ils vous accordent la force de pratiquer toujours le bien, en  
actes et en paroles !*

*Amen*

2 Thessaloniens, 16-17

## **Musique, Clarnival**

### **Ont participé à ce culte**

Prières et poème : Stefan Jochems, José Vincent

Méditations : Florian Gonzalez, Bernard Locoge

Méditation, liturgie et montage son : L. Flachon, pasteure

Musique : Clarnival

Relecture : Micheline Burg